

des enfants, des écrits...



Yvonne CHENOUF a rencontré François PLACE, un curieux voyageur qu'elle nous donne à voir, à propos de l'album paru chez Rue du Monde, *Le Roi des trois Orient*s¹.

SUR LA ROUTE DE LA VOIX

1. LE CHEMIN DES LIVRES

Après l'étonnante trilogie (*L'Atlas des géographes d'Orbae*²) dans laquelle François Place développait et croisait à partir des lettres de l'alphabet vingt-six aventures, vingt-six nouvelles, dans vingt-six pays surgis de son imagination finement lettrée, *Le Roi des trois Orient*s nous relance heureusement sur les routes de la soie, de l'Italie jusqu'en Chine. Concernant le projet des Atlas, l'auteur avait déclaré : « *C'est venu des documentaires Découvertes Cadet, pour lesquels j'avais réalisé un lexique cartographié, il y a une dizaine d'années. D'avoir sous les yeux les dessins des vingt-six lettres de l'alphabet cartographiées, avec des cartes persanes, médiévales, etc., m'a fait penser qu'elles étaient porteuses de quelque chose, qu'il fallait donc aller les visiter. Cette visite s'est faite à partir de la lecture de voyages.* »³ Dans *Le Roi des trois Orient*s, une « Grande

■ 1. *Le Roi des trois Orient*s (octobre 2006, 47 pages, 22,80€) est accompagné de trois rouleaux illustrés ■ 2. *Atlas des géographes d'Orbae : Du pays des Amazones aux îles Indigo* (1996), *Du pays de Jade à l'île de Qinookta* (1998), *De la rivière rouge aux pays des Zizotis* (2000) ■ 3. Entretien publié dans la sélection 2001 de *Livres au trésor* (pp.32-33). Dans cet excellent outil, un collectif de professionnels réunit plus de 200 ouvrages de la littérature de jeunesse. Sélection distribuée chaque fin d'année sur simple demande (livres.au.tresor@ville-bobigny.fr). Voir aussi le site : www.livresautresor.net

Ambassade », une ville, chemine à pied et à cheval, « depuis des mois, peut-être depuis des années. Elle marche sans arrêt, de saison en saison, de pays en pays. (...) La Grande Ambassade va rendre hommage au Grand Roi, le Roi des Trois Orient, qui règne tout là-bas, à l'autre bout du monde. Sa richesse, sa gloire et son renom planent sur les contrées les plus inaccessibles. » (pp.8-10) C'est donc l'expédition d'une vie qui s'en va au plus loin d'un horizon sans cesse en marche, lui aussi. Volumineuses, les archives qu'il a accumulées et qu'il feuillette modestement devant ses visiteurs (croquis réalisés à partir de lectures, de visites d'expositions, de reproductions, de recherches sur Internet...) disent le tribut que l'imagination doit payer au réel pour être véritablement féconde c'est-à-dire émouvante (de *ex-movere* : mettre en mouvement). Ces épais carnets de croquis, brouillons de luxe aux pages constellées de crayonnages soigneusement répartis dans l'espace, captent l'expression des visages, la position des corps, l'atmosphère des relations humaines. Ils sont *saisissants* : chaque détail s'empare de l'imagination pour la faire voyager d'un bout à l'autre des univers pris (et rendus) dans les contours de la moindre ébauche. On aimerait qu'un éditeur publiât les coulisses de telles œuvres, précautions d'avant les grands départs, minutieux préparatifs de l'écriture, échauffements de la création. En circulant d'une forme à l'autre des pages, entre les dessins, toutes sortes d'histoires commencent à naître, à se croiser et s'entre-nourrir, tandis que chaque crayonné est absolument indépendant. Pour l'occasion, l'auteur se replace devant nous face à ses écrits de travail, les contemple et semble se relancer mentalement sur les traces d'autres possibles. Momentanément absent, le regard concentré sur les lointains brouillons, que fait-il de ces anciennes provisions, quel repentir, quelle nouvelle sélection, quelles ressources pour quelle prochaine expédition, quel prochain livre ? Mystérieux chemin qui conduit, comme on dirige un orchestre, les mouvements entre l'œil et la main, entre le tableau du maître et l'œuvre à venir. Seul l'artiste sait voir et entendre, dans les fragments qu'il prélève, l'intensité d'une scène passée, la sensibilité d'un personnage anonyme, les histoires enfouies des civilisations éteintes, tout un matériau réemployable pour un point de vue contemporain. Entre les centaines de pages griffonnées, se devinent la

tessiture des écritures, les tissages d'entre les œuvres, les lentes élaborations qui ramènent, derrière des parures et des attitudes lointaines, les projets qui les portaient, les émotions qui les animaient. Voyage ininterrompu dans l'évolution des perceptions et des mentalités humaines.⁴

Tout « naturellement », sur les pages, une époustouflante caravane s'ébranle alors, et des centaines, des centaines de personnages et d'animaux, dont certains sont vraiment minuscules, microscopiques, partent affronter devant nos yeux incrédules, les aventures de leurs illustres projets : recherche de l'orientation, évaluation des distances, lutte contre la fatigue, plaisir des découvertes, calme et tempête, mort des bêtes et des hommes, naissances, embrouilles, rencontres, amours, palabres et silences, depuis les aubes splendides jusqu'aux comploteuses veillées : « Au grand jour, on joue l'indifférence, mais sitôt la nuit tombée, c'est à lui qu'on vient se confier, et son chariot bruisse de confidences, de sanglots étouffés. (...) Chacun des ambassadeurs, la tête sous une cape, vient en secret quémander un avis, ou un simple conseil, avant de repartir dans le noir, incertain, en mâchonnant des phrases, la barbe entortillée. C'est encombrant, un prisonnier. »⁵



■ 4. Piero Camporesi et Alain Corbin sont des références souvent citées : Piero Camporesi a notamment publié *L'officine des sens*, Hachette (1989), *Les effluves du temps jadis*, Plon (1995). Alain Corbin, sur ce thème, *Le miasme et la jonquille, L'odorat et l'imaginaire social 18ème et 19ème siècle*, Champs, Flammarion, 1986 ■ 5. *Le Roi des trois Orient*, p.29



2. NOMADISMES

Quand on lui demande comment il imagine la manière dont les jeunes lecteurs reçoivent ses textes, François Place est comme surpris, voire étonné par cette question, comme si c'était la première fois qu'on la lui posait, comme s'il ne se l'était jamais posée. Il n'écrit pas « pour » les enfants ou les adolescents, répond-il doucement, il ouvre l'espace le plus grand possible à sa rêverie, une rêverie géographique, telle que Gaston Bachelard⁶ ou Pierre Sansot pouvaient la pratiquer. François Place ne s'adresse pas aux enfants en particulier mais témoigne d'émotions d'enfance qu'il a tranquillement fait mûrir. A-t-il voyagé lui-même ? Est-il allé se mettre à l'épreuve des décors et des univers qui l'habitent ? On renonce à l'interroger là-dessus, parce que la réponse n'aurait aucun sens et qu'elle ne serait en rien explicative de sa démarche. Ce n'est pas un amateur d'émotions exotiques ou de continents perdus, c'est un artiste qui ouvre des contrées idéales (à la manière de Rabelais, de Swift...), qui approche autrement les réalités géographiques (tel Italo Calvino avec ses villes invisibles...)⁷ pour donner à ses aventures, des perspectives historiques : « *Le fait de voyager entraîne beaucoup de choses, sur lesquelles on ne peut pas porter un regard naïf. J'essaie d'apporter un point de vue plus contemporain par rapport à tous ces questionnements.* »⁸ Il y a des impressions qui marquent à jamais les mentalités et leur influence n'est pas proportionnelle à la distance parcourue, à la renommée des lieux rencontrés : « *La première fois que j'ai vu la mer, gamin, j'ai été dépassé, submergé, les yeux qui ne voulaient pas croire. (...) Quand j'étais môme, je n'étais pas passionné de géographie ; en revanche j'ai eu des émerveillements géographiques.* »⁹

Et c'est à cet émerveillement que François Place convie ses lecteurs, grands ou petits. Dans *Le Roi des trois Orient*s, nul nom de lieu, aucune précision topologique, nulle date et nulle marque graphique susceptible d'ancrer le récit dans des contrées précises (*là-bas, loin de, de l'autre côté de...*). Et pourtant, guidé par les indices naturels (les cyprès de Toscane, les cèdres du Liban, les montagnes afghanes et iraniennes, les contreforts de la Chine...) et par les indices culturels (l'architecture, les vêtements, les objets, les coutumes...), le lecteur s'attache à retracer, sur les bases

de ses connaissances, le parcours de cette Grande Ambassade, ses étapes. Un lecteur non situé mais sans cesse ravi par la succession d'immenses paysages taillés pour d'interminables colonnes de voyageurs et de bétail ondulant, zigzaguant, s'enfonçant dans les bois, les montagnes, les déserts, disparaissant au loin, resurgissant tout près, entrecoupant leurs processions de haltes régulières où le voyage se repense : soucis d'intendance et nouvelles stratégies d'itinéraires. Les doubles pages sont des miroirs où la rêverie de l'auteur cherche celle du lecteur, l'imprégnant de paysages légendaires : reliefs, lumières, climats, espèces vivantes, matières et coutumes ancestrales, incidents conjoncturels... À travers des champs cultivés ou des forêts majestueuses, à travers la neige des sommets escarpés, l'ocre fin des déserts, dans les campements nocturnes ou les tourbillons des eaux fluviales jusqu'au royaume enfin atteint, tout concourt à faire ressentir les rapports des hommes et des bêtes avec et dans leur environnement : sentiment de sécurité ou de solitude, pénibilité de la marche ou paisible écoulement des cortèges, curiosité, inquiétude, confiance, espoir, approche prudente mais déterminée des territoires étrangers, tantôt accueillants, tantôt hostiles, toujours rêvés. Le lecteur progresse ainsi sur un itinéraire historique, bercé par l'évidence du sens, parfois stoppé par un mot ou une forme syntaxique, mais jamais dérouté, embarqué lui aussi dans la quête promise, arrimé aux histoires matricielles comme au dos des bêtes : « *Comme beaucoup de gamins, je ne suis pas beaucoup sorti de chez moi, mais les livres de bibliothèque, les livres d'images me le permettaient : j'avais une grande faculté à me plonger dans les illustrations des autres. Je pouvais facilement me perdre dans une image, comme d'ailleurs dans la lecture. On pouvait me parler, je n'entendais rien. (...) Faire des livres qui rattrapent ces sentiments-là n'est pas évident, car cela implique d'occulter une partie de ce qu'on sait, pour remonter vraiment aux sources, pour retrouver les émotions perdues, disparues.* »¹⁰

Étonnant voyageur, ce François Place, qui accumule des gestes, reproduit les détails de certaines peintures, certaines photographies, glane, dans les revues géographiques et les ouvrages érudits, les informations indispensables pour remonter aux sources des émotions premières quand l'espace s'offrait sans réserve et sans complaisance aux tout premiers pas. La route est longue et sinueuse et l'humeur de l'auteur n'est pas étrangère aux modes de déplacement de

la caravane qu'il déploie : « *Les éclaireurs et les guides (...) ont un œil dans le ciel et une main sur la carte. Ils ont beau remplir les coffres d'itinéraires soigneusement tracés, ils suivent tout aussi bien les pas d'un vagabond, les arabesques d'un vol d'étourneaux... La Grande ambassade est ainsi : elle préfère les divagations du chemin aux lois de la ligne droite. Trois pas dans le sable suffisent à la dérouter.* »¹¹

3. L'AVENTURIER DE L'ÂGE PERDU

Les livres de François Place grouillent donc d'antiques foules vagabondes. Pas de nostalgie de l'âge d'or pourtant, pas d'attachement à une harmonie originelle entre les hommes, les animaux et leurs paysages¹², pas de représentation providentielle de la nature, mais, dit-il, « *un besoin d'évasion* » dans les mondes passés, parce que leur redécouverte est source d'enseignement ; « *une sorte de science-fiction à l'envers* ». On ne trouvera aucun credo du genre de ceux qui servent et servent encore de sombres nationalismes (*La terre ne ment pas, etc.*), François Place s'en défend vivement. Il dit entendre, à travers les récits d'autrefois, les expéditions d'aujourd'hui, dont les plus risquées ne sont pas l'apanage de ces migrants des temps modernes qui « font » les pays comme ils feraient ses courses de sensations, mais par ces exilés qui fuient leurs contrées appauvries pour chercher, dans les pays riches, juste de quoi survivre.¹³

La longue caravane de François Place n'est pas en fuite : elle est puissante, aussi structurée qu'une ville. Pas moins de vingt-trois métiers ou statuts (arpenteurs, horlogers, messagers, éclaireurs, interprètes, calligraphes...), des richesses en bon nombre (cuivre, or, sel, soie, charbon, huile...) et des hommes en bon ordre : les puissants et les serviteurs, les hommes et les femmes (seulement visibles aux moments de pauses pour des tâches domestiques ou des intrigues amoureuses), les membres de la grande ambassade et les étrangers, les artistes et les autres, les anonymes. Les intérêts règlent la marche aussi puissamment que les cartes. En effet, grâce au dictionnaire des occurrences¹⁴, on remarque que les mots les plus fréquents sont caractéristiques du pouvoir politique (30 occurrences pour « roi » et 35 occurrences pour les Ambassadeurs), du pouvoir juridique (6 occurrences pour « cage », 4 pour « prisonnier », 3 pour

« barreaux », « voler » et « juge »). La culture (18 occurrences pour le musicien qui bénéficie, lui, d'une dizaine de substituts) et l'amour sont les victimes directes de ces deux pouvoirs-là. Cette société en marche n'est donc pas très différente des sociétés actuelles (statut des puissants, des femmes, des artistes) et François Place est insatiable quand il évoque les tensions des grandes expéditions, leurs enjeux, les ambitions et les limites des empires disparus, les désirs de puissance et les volontés d'exclusion encore visibles dans nos modes de vie. À l'instar de Christophe Colomb voyageant en annotant les récits de voyage de ses prédécesseurs, François Place rêve sur les rêves des autres, transmet les utopies qu'il reçoit de ses lectures, donnant à cette activité une place de choix : « *Au milieu de la caravane, et marchant d'un pas grave, une dizaine de chameaux portent les archives de la Grande Ambassade : parchemins vénérables, mémoires et journaux, chartes scellées de cire. Il est d'usage de laisser à des étrangers la possibilité de consulter cette bibliothèque ambulante. C'est ainsi qu'on retrouve parfois, au bord de la route, et même en plein désert, un vieux lettré à barbe blanche, une main sur l'épaule de son unique domestique, qui attend patiemment le passage de la caravane. Les ambassadeurs le reçoivent avec les plus grands égards. Ils lui donnent un char, de l'huile pour sa lampe, et il aura tout le temps, au fond de sa nacelle bringuebailante, de consulter les archives à sa guise, d'écrire ou de rêver.* »¹⁵

Rêver, le mot n'a qu'une occurrence dans le texte et aucun dérivé. Mais il signale, comme l'aiguille sur la boussole, la direction de ce travail artistique : faire entrer dans des univers par le biais de la lecture. L'activité n'est pas bradée : « *Quand on parle de transmission, la lecture n'est pas un support facile. Cela me fait penser à nos grands-pères qui grattaient la terre. C'est un support résistant, âpre, qu'il faut piocher, pas*

■ 6. La poésie de l'espace, Gaston Bachelard, Seuil, 1957 / Variations paysagères, Pierre Sansot, Klincksieck, 1983 ■ 7. L'abbaye de Thélème (dans le Gargantua de Rabelais), Le voyage à Laputa (dans Les Voyages de Gulliver de Swift), l'île du T (dans Philémon et le naufragé du A de Fred) et la ville « miraginaire », Tel Al Oued, dans Tintin, Au pays de l'or noir ■ 8. Livres au Trésor, p.32 ■ 9. Livres au Trésor, p.32 ■ 10. idem ■ 11. Le Roi des trois Orient, p.9 ■ 12. Contrairement à cette position, Barthes évoque les mythes qu'ont toujours suscités les contrées lointaines : « les rites, les faits de culture ne sont jamais mis en rapport avec un ordre historique particulier, avec un statut économique ou social explicite, mais seulement avec les grandes formes neutres des lieux communs cosmiques (saisons, tempêtes, mort, etc.) S'il s'agit de pêcheurs, ce n'est nullement le mode de pêche qui est montré ; c'est plutôt, noyée dans l'éternité d'un couchant de chromo, une essence romantique de pêcheur, qualifiée non comme ouvrier tributaire dans sa technique et son profit d'une société définie, mais plutôt comme thème d'une éternelle condition (...) De même pour les réfugiés (...) inutile, évidemment, de le situer : ce sont des essences éternelles de réfugiés, il est dans la nature de l'Orient d'en produire. » Mythologies, Points Seuil, 1957, p.54. ■ 13. Kingsley, Récit de route d'un immigré clandestin, Olivier Jobard et Florence Saugues, Marval ■ 14. Les dictionnaires s'obtiennent très facilement avec le logiciel Ideograph ■ 15. Le Roi des trois Orient, pp.24-25

sympathique a priori mais qui à force de travail - parce que la lecture est aussi un travail et pas seulement un plaisir - donne des fruits mais souvent plus tard. Les enfants sont capables de lire des choses difficiles, qu'ils ne comprennent pas immédiatement. Si on les prive de cet effort-là, en leur donnant seulement des choses faciles, très « sucrées », on les coupe de ce matériau qui travaille sur la longue distance. » Et c'est à partir de cette conception que François Place revendique une écriture sans concession et des illustrations sans extravagance : *« Je n'innove pas en illustration, ça ne m'intéresse pas. Je veux faire des images qui soient comme la lecture, à longue détente. »*¹⁶ Pour soutenir l'endurance de ses jeunes lecteurs, il dispose de deux armes qu'il combine de main de maître : le texte et l'image.

4. LE CHEMIN DES MOTS

Le texte commence par quatre phrases courtes et cadencées, isolées dans une grande page blanche, telle une frise posée sous une petite escorte de trois cavaliers en tenue uniforme. Quatre phrases comme pour soutenir et lancer un départ : *« Un jour, des cavaliers traversent un village. Ils montent des chevaux nerveux. Ils portent de beaux vêtements et parlent d'une voix sonore. Ils réclament du foin, de l'eau, de la viande et du pain. »* François Place dit pratiquer la lecture à haute voix pour régler et tendre le fil de son écriture : son rythme et ses nombreuses rimes¹⁷ ouvrent à la polyphonie d'un livre choral. Il nous semble, en effet, entendre les pas des chevaux et les demandes de leurs cavaliers, il nous semble aussi deviner leurs interlocuteurs. Déjà, les doigts cornent le coin inférieur du feuillet, à la recherche de la tourne de page. Tout au long de l'album, le texte sera fidèlement placé sous l'image, comme pour la surligner, dans le quart inférieur des doubles pages. Cette position du texte, long ruban noir et blanc sous les vastes panoramas colorés, est une aide précieuse pour les lecteurs qui s'en servent comme d'une légende. Immédiatement attirés par le fourmillement des illustrations, le nombre infini de détails, de personnages, de situations¹⁸, ils les explorent du regard puis ils vont chercher des explications dans le texte ; parfois déroutés par la longueur des phrases (en moyenne : 13, 69 mots par phrase), ils interrompent leur lecture pour aller vérifier ce que les mots décrivent puis ils repartent. Ainsi, pour Nuée d'Orage, le cadeau destiné au Roi des trois Orients, on peut

lire : *« C'est un coursier rapide, un étalon à la robe noire, le dernier-né d'une race flamboyante. Pas moins de douze palefreniers se relaient à son service... »*¹⁹ On le cherche, on le trouve (seul cheval noir, cheval cabré) et il y a bien douze hommes vêtus de la même façon autour de lui : les fameux palefreniers. Et c'est ainsi, du texte à l'image, que les multiples personnages finissent par être identifiés (et les mots expliqués²⁰). Va-et-vient fertiles.

Parfois, des figurines sont insérées dans le texte, attirant l'attention sur certaines parties de phrases, les éclairant même. Un jeu de regards s'installe alors, très vif. Ainsi dans la phrase suivante : *« Des arpenteurs mesurent les distances parcourues, des horlogers comptent les heures écoulées aux sabliers... »*²¹, les arpenteurs sont croqués dans la zone du texte, tandis qu'il faut aller chercher les horlogers noyés dans l'image, au niveau de la pliure (à ne pas confondre avec les guides et les éclaireurs qui, eux, *« ont un œil dans le ciel et une main sur la carte »* et sont de l'autre côté de la pliure). Plus loin, inséré dans le texte une image, soutient une émotion : une tempête éclate au passage d'un col, les bêtes *« affolées (...) se jettent dans les abîmes »* tandis que : *« On a confié les enfants blottis au fond de paniers solidement arrimés, aux animaux les plus sûrs, parce qu'ils savent mettre leurs pas dans les traces de ceux qui les ont précédés. »*²² Deux petits chevaux, front contre le vent, et tirés par un homme bien couvert, portent la précieuse cargaison. Des paniers bien arrimés, émergent des têtes d'enfants emmitouffés, protégés de la tourmente. Plus loin encore, c'est la librairie ambulante qui s'incruste dans les mots, ainsi que le musicien (injustement) emprisonné et, encore plus loin, la petite chèvre-des-hauts pourtant si vaillante, engloutie par les flots.²³ Autre forme de texte : l'épilogue. Si, dans le prologue, quatre phrases lançaient l'aventure, à la fin de l'histoire, six autres donnent rendez-vous au prisonnier (le musicien autrement nommé : *drôle de voyageur, oiseau en cage, joueur de luth, musicien, amateur de bon vin, épris de liberté, curieux de paysages, bandit, voyou, filou*) et à sa belle (la princesse évadée pour ne pas épouser le Roi des trois Orients). Tous les deux filent au-delà du livre, au-delà des regards, portés et poussés par la dernière phrase : *« Et tous deux s'en vont sous le vaste ciel, loin, bien loin de la Grande Ambassade, au grand galop, à perdre haleine. »* Symboliquement, la dernière phrase de cette belle histoire n'est pas là. Elle figure page précédente, amenée

par l'organisation du texte, portée par le rythme des phrases, délivrée par le flot des mots et maintenue en équilibre par la réserve de l'écriture. La Grande Ambassade va donc rencontrer et honorer un roi puissant. Mais, le temps du long voyage, le royaume tant convoité a perdu sa magnificence. Qu'importe, dit le roi, ce qu'il reste de mon royaume, de ma culture, « *est assez vaste pour vivre en paix (...)* Partageons ce que je peux vous offrir. » en regrettant l'absence de son ami, le joueur de luth, dernier cadeau qu'il voulait offrir à ses invités. Ceux-ci s'étonnent. Comment le grand roi peut-il écouter les conseils d'un voleur de chevaux, d'un voleur de princesse ? « *Il n'y a pas de petite vie, répond le souverain, et j'écoute qui me plaît. Toute parole vient de plus loin que soi : chacun de nous est un ambassadeur. Adieu, mes chers amis, je vous souhaite bonne route.* » Tout un champ sémantique et syntaxique fut déployé pour aboutir à cette noble conclusion. Valorisation des sentiments (*aime, ami, amis, amitié, cœur, coeurs*), de la beauté (*beaux, belles*), de la destinée (*destin, destinée, destinait, destinaient...*) etc., progressions inéluctables (*de plus en plus..., au fur et à mesure...*) et grandiloquentes (*au nom de...*), emplois récurrents d'adverbes en -ment qui ouvrent amplement le devenir humain (*richement, soigneusement, douloureusement, pieusement...*) Nous sommes tous des ambassadeurs, tous, même le plus petit d'entre nous, même le plus jeune lecteur.

5. LE VIEUX FOU DE DESSIN

Quand on entre dans l'atelier de François Place immédiatement le lieu renvoie la double passion du texte et de l'image, de l'étude et de la création. Des tiroirs, des cartons, des dessous de tables et des derrières de meubles, tout sert de rangement, de réserves, de repères. François Place en extrait des planches, des carnets, des rouleaux. *Le Roi des trois Orient*s a d'abord eu la forme d'un texte puis, rapidement, l'histoire a été transférée sur un long rouleau de papier²⁴. Tous les mots de l'histoire fondus, étirés, métamorphosés en immenses horizons d'abord esquissés au crayon sont repris, comme si on cherchait à les valider ou à mieux les cerner, par un trait de feutre extrêmement fin. Ainsi dégrossies par deux matières différentes, l'une poreuse, l'autre dure, les contrées dégagent une étrange impression de flou, de tremblé, d'imprécise éternité. Comme

si elles apparaissaient sous la forme de mirages, masses instables voulant garder leur vaporeuse origine. Plus que des essais ou des brouillons, ce premier tracé semble jeter, sur le vide de la page, le cadre où vagabonder : « *Le bon trait n'appuie pas une main sur le papier, il lui permet d'effleurer celui-ci, au contraire, entrant elle-même comme en « lévitation », et installant autour de la figure dessinée « une sorte de brume d'interprétation ».* Qu'est-ce alors, que le contact du crayon et du papier ? Un échange de douceurs, quelque chose comme une caresse et un envol. »²⁵ Tous les dessins (10 dessins, 20 doubles pages) sont réalisés en même temps, les paysages accueillant tout de suite les personnages, quelques formes schématiques suggérant déjà des tailles, des gestes, des statuts, des relations. Tous les dessins sont d'abord « montés », masses grises puis colorées, du fin fond de l'univers représenté jusqu'aux plus petits détails. Comme dans un bain de révélateur, plan par plan, du plus loin au plus proche, l'histoire progressivement se révèle.

Sur un grand rouleau²⁶, toutes ces vies miniatures forment des concentrés d'existence : « *Je voulais accompagner ces gens qui partaient - des tout petits personnages dans des univers trop grands pour eux, suivre le gars quand il débarque sur une plage, celui qui est dans la forêt, dans le désert, celui qui découvre une ville.* »²⁷ François Place entretient des rapports féconds avec l'infiniment petit, déposant dans la moindre parcelle d'un être vivant (des formes parfois inférieures au centimètre et même au demi centimètre²⁸) la force et l'hésitation d'être, le sentiment d'appartenance dans le plus pur



■ 16. Livres au trésor, déjà cité, p.32 pour les deux citations ■ 17. L'importance des rimes est identifiable dans le dictionnaire des terminaisons (Ideographix) : nombre de mots se terminant par er, par in, ain, etc. ■ 18. Là encore, il suffit d'aller voir dans le dictionnaire des terminaisons le nombre de mots se terminant par ent (plus de 80) pour avoir une idée du nombre d'actions ou de sentiments, des faits et gestes partagés. Dans les mots se terminant par ent, il est intéressant de voir la situation visible des adverbes en -ement. ■ 19. *Le Roi des trois Orient*s, p.22 ■ 20. Contrairement à l'apparence, le lexique n'est pas très sophistiqué : il y a beaucoup de répétitions (nombre moyen d'occurrences de vocables : 3, 04) et le nombre de mots de base est élevé (2138 sur les 3971 mots du texte) ■ 21. idem, p.8 ■ 22. idem, p.20 ■ 23. idem, respectivement, p.24, 28 et 30 ■ 24. *Le Roi des trois Orient*s se vend avec trois rouleaux qui représentent les trois grandes parties du récit, les trois grandes étapes du voyage, hors le prologue et l'épilogue ■ 25. Jean-Pierre Richard, Roland Barthes, dernier paysage, Verdier, 2006, p.19 ■ 26. François Place dit sa passion pour la peinture chinoise, japonaise... ■ 27. Livres au trésor, déjà cité p.32 ■ 28. Voir des impressions semblables dans *Un jour, un chien*, Monique Martin, Duculot

anonymat : tout un « différentiel d'intensités », une « moire d'énergies » pour reprendre des expressions de Roland Barthes. Registre de l'infiniment petit aussi décliné dans le texte : *bout, bouton, bris, éclat, éclats, fin, fine, grain, paille, peu, poussière, rien, sable, sablier...* Il existe dans ces formes ténues (êtres humains, animaux, objets...) des précipités de sens, une ultra-rapidité de sensations qui font entendre le tumulte incompréhensible des foules. François Place évoque souvent la multitude des langues²⁹ parlées dans ces grandes aventures n'empêchant pas les gens de se comprendre : « *Psalmodiées en dix langues différentes, des bribes de prières s'envolent et se dispersent dans le vent. (...) La Grande Ambassade a des lois, mais on y parle tant de langues différentes que chacun veut les tordre à sa manière.* »³⁰ Les langues aussi voyagent sous toutes les formes (conversations, secrets, récits, discours, pactes et chicanes) : « *On mène grand bruit et on traite des affaires du matin jusqu'au soir. On y change toutes sortes de monnaies ; de cuivre, d'or et de sel, on se chicane sur les poids et les mesures, et, pour conclure, on se tape dans la main.* » (...) « *Dans la cour du palais, le Roi des trois Orient a fait dresser un banquet. Les Ambassadeurs, attablés, sont un peu intimidés. Puis, pressés par les questions, ils se mettent à raconter. D'abord très sagement, en laissant la parole au plus âgé, mais bientôt ils s'échauffent, et, au fur et à mesure du récit, ils en viennent à se couper la parole, s'étranglent d'indignation.* » (...) « *Parfois, le Grand Roi prend un de ses nouveaux amis, à part, sachant que la parole a besoin, pour toucher au plus près de quitter les grandes allées, et que la diplomatie aime la discrétion de chemins plus étroits.* »³¹

Une fois les dessins créés, le texte est venu se poser au-dessous, suivant le cours du rouleau d'une écriture linéaire sans possibilité de flash-back. Au cours de ce voyage, l'histoire, comme les hommes, a changé, elle s'est allongée, s'est densifiée. Résultat : trop de choses à dire à la fin et pas assez de place d'autant plus qu'il fallait intégrer des dialogues dont la forme typographique est mangeuse d'espace. Réécriture, suppressions, synthèses, resserrements. Si l'on considère que les trois rouleaux, vendus avec l'album, représentent les trois parties du récit, le nombre de mots de chaque partie dit la supériorité lexicale de la troisième. Posés sur une grande affiche blanche, ces trois rouleaux offrent un espace d'écriture idéal : on y note, de part et d'autre, au-dessus et au-dessous, des phrases, des mots, des questions, des remarques. Sur le parchemin s'architecture le sens.

6. DES HÉROS ANONYMES DE L'AMOUR ÉTERNEL

À la fin du récit, le musicien s'envole avec la belle princesse à qui il avait volé un baiser quelques pages au-delà. Pas d'histoire psychologique pourtant, se défend François Place, « *toute la psychologie est dans mes dessins. Je tends un miroir, je ne le traverse pas* ». Trop à faire et à dire sur la surface des choses pour aller les sonder en profondeur. Revenant aux grandes expéditions et aux peuples qui les entreprennent, François Place regrette que les routes se soient si souvent refermées derrière leurs précurseurs.

Alors, il faut rouvrir les anciennes routes et les faire se rencontrer, tissant d'un bout à l'autre de l'humanité une grande voie où la parole humaine aurait toute sa place, où chacune des voix aurait toute sa place. ■ **Yvonne CHENOUF**

BIBLIOGRAPHIE de François PLACE

- *Le livre des navigateurs*, Gallimard, 1988
- *Le livre des explorateurs*, Gallimard, 1989
- *Le livre des marchands*, Gallimard, 1990
- *Les Derniers géants*, Casterman, 1992
- *Atlas des géographes d'Orbae*, Du pays des Amazones aux îles Indigo, Casterman, 1996
- *Atlas des géographes 2, Du pays de Jade à l'île de Quimookta*, Casterman, 1998
- *Atlas des géographes d'Orbae 3, De la Rivière Rouge au pays des Zigotis*, Casterman, 2000
- *Le vieux fou de dessin*, Gallimard, 2001
- *Le pays de Jade*, Casterman, coll. Albums Duculot, 2003
- *Le fleuve Wallawa*, Casterman, coll. Albums Duculot, 2003
- *Le pays de la Rivière Rouge*, Casterman, coll. Albums Duculot, 2003
- *Le pays des Frissons*, Casterman, coll. Albums Duculot, 2003
- *Les montagnes de la Mandragore*, Casterman, coll. Albums Duculot, 2004
- *Grand ours*, Casterman, coll. Albums Duculot, 2005
- *Siam*, Rue du monde
- *Le prince bégayant*, Gallimard, 2006
- François Place a illustré de nombreux ouvrages.

■ 29. 5 occurrences pour langues ■ 30. *Le Roi des trois Orient*, pp.19, 26 ■ 31. *Le Roi des trois Orient*, p.14, 42, 43